

Jean-François SOULET
Professeur émérite
à l'Université de Toulouse-Le Mirail

SERGEANT ENGAGÉ EN ALGÉRIE (MAI 1959-AVRIL 1961)

Le présent article est le fruit d'une collaboration active avec un ancien sous-officier engagé en Algérie, le sergent Guillaume¹. Non seulement celui-ci nous a autorisé à utiliser les 101 lettres qu'il a adressées à ses parents et à son frère pendant la période où il se trouvait en Algérie, mais il a accepté de faire connaître ses réactions à notre analyse², et d'indiquer, en conclusion à cet article, comment cinquante ans après, il juge son passé militaire algérien.

Son séjour en Algérie a été d'environ deux ans (mai 1959 – avril 1961), interrompu par une permission et un stage de ski de haute montagne à Chamonix. Il s'est effectué en Grande Kabylie, au sud de Tizi-Ouzou et de Boghni, sur les contreforts Nord (notamment à Tala Guilef) et sud (Tikjda) du Massif du Djurdjura, au sein d'une compagnie du 159^{ème} Bataillon d'Infanterie alpine.

La guerre du sergent Guillaume n'a rien eu d'extraordinaire, et c'est même l'une des raisons qui a suscité notre choix ; mais ce n'est pas la principale. Il nous est apparu, en effet, que, dans le flot de témoignages des anciens combattants d'Algérie, qui, au fil des ans, n'a cessé de grossir, la part belle est faite aux officiers et aux appelés, et beaucoup moins aux sous-officiers et aux engagés. Or, décider en pleine guerre, comme le fait Guillaume, à l'issue de son service militaire, de rester dans l'armée en signant un engagement de trois ans, n'est pas un acte anodin. Comprendre les motivations de ce jeune (il a alors 23 ans) et suivre son parcours ne sont, dès lors, peut-être pas dénués d'intérêt.

¹ Guillaume est un nom d'emprunt.

² Ces réactions sont indiquées en notes infra-paginales avec la mention (G.).

UN JEUNE HOMME PLEIN D'IDEAL

Guillaume appartient à une famille rurale de l'Aveyron. Ses parents, jeunes mariés sans le sous, partent dans les années trente tenter leur chance à Paris, en achetant à crédit un petit commerce café-bois-charbon, conformément à la tradition des migrants auvergnats. La Seconde guerre mondiale remet en cause leurs ambitions. Le commerce doit fermer, le père devient petit fonctionnaire en province, tandis que Guillaume, sa sœur et son jeune frère sont confiés à la grand-mère maternelle et à une tante dans le nord Aveyron. Ils y traversent la guerre et le début de l'après-guerre, attendant que leurs parents, installés dans une petite ville du sud-ouest, trouvent un logement suffisant pour accueillir l'ensemble de la famille.

Guillaume passe donc son enfance et une large partie de son adolescence en grande liberté. Si ses études primaires en souffrent quelque peu, il gardera de ces années quarante le souvenir, sur fond de guerre, d'une vie en bande avec d'autres jeunes, faite de jeux dans les bois, et de petits chapardages dans les vergers alentours. Il y baigne aussi, en famille comme à l'école, dans un climat de religiosité très poussée, qui fait notamment de lui un zélé « enfant de chœur ».

Son retour dans le giron parental vers 12-13 ans s'opère sans mal, même s'il doit quitter la campagne pour la ville. Ayant souffert de l'absence de ses parents, il les retrouve avec joie. Mais, pieux, généreux, idéaliste – et aisément influençable – il leur fait part très tôt de son souhait de devenir prêtre. Selon la congrégation religieuse qui l'enseigne, il se montre successivement attiré par les Marianistes, les Assomptionnistes... et finit, à 14 ans, par entrer dans un petit séminaire diocésain où il reste deux ans (4^{ème} et 3^{ème}), supportant stoïquement une discipline d'un autre âge, en trouvant un vrai exutoire dans la participation à une chorale et, surtout, à une troupe scout. Guillaume, à l'évidence, ne supporte pas une vie confinée et a besoin d'action.

A l'issue de la classe de troisième, il renonce à l'idée de la prêtrise et revient chez ses parents pour poursuivre sa scolarité. Il continue à s'investir dans le scoutisme, devient assistant, puis chef de troupe. C'est, à cette époque, qu'il commence à envisager une carrière militaire. Ses parents n'y sont pas opposés mais ils souhaitent qu'après le Baccalauréat (vrai sésame obligatoire à leurs yeux), il prépare une école d'officiers, ce qui n'enchant pas Guillaume, désireux de réduire le temps des études pour entrer le plus vite possible dans la vie active. Finalement, compte tenu de son âge – relativement avancé –, il lui est conseillé de résilier son sursis en demandant à être incorporé dans l'armée de terre afin de s'inscrire dans une classe préparatoire à Saint-Cyr. Par

malchance, il est enrôlé dans l'armée de l'air qui refuse absolument de lui laisser faire cette préparation.

Contrarié sur l'instant, mais pas davantage, il s'initie à la vie militaire du contingent sans déplaisir. Après le temps des « classes » et des pelotons à Toulouse et à Mont-de-Marsan, il est envoyé sur une petite base aérienne de Mauritanie, à Atar, où il restera durant toute la durée de son service militaire (avril 1957-septembre 1958). Nullement affaibli par la dureté des conditions de vie en plein désert, sa volonté de faire une carrière dans l'armée se maintient, et, quelques mois avant la fin de son service, il prend la double décision de s'engager pour une durée de trois ans, et de changer d'arme au profit du 9^{ème} Bataillon de Tirailleurs Marocains stationné à Strasbourg, qui l'accepte dans ses rangs à son grade dans l'armée de l'air, celui de sergent. « Mon intention, explique-t-il alors à ses parents, n'est pas de faire toute ma carrière dans le corps des Tirailleurs Marocains, qui n'a rien d'exaltant mais vous comprenez que je l'ai choisi provisoirement, parce qu'il me prenait comme sous-off³. Ce qui me permettra de suite de gagner honnêtement ma vie. De plus, j'ai quand même un peu d'ambition, je désire préparer St-Cyr dès que possible, évidemment par la petite porte cette fois-ci, mais on n'est pas bêcheur !! Pour cela, il faudra que je rentre un an à l'école de Strasbourg, et à la fin de cette année d'école, j'aurai le concours de St-Cyr lui-même où, si j'y rentre, je ne ferai qu'un an *because* je suis déjà sous-off (...) Enfin tout ça c'est du futur. J'en ai pris pour 3 ans. C'est une limite que je me suis fixé. Si, au bout de ces 3 ans, je n'ai abouti à rien de sensationnel, je quitte ces messieurs. Réfléchissez, je n'avais pas tellement le choix après tout ? Qu'aurais-je fait dans le civil, si j'avais été démobilisé dans 2 ou 3 mois ? » (1/9/1958).

En fait, Guillaume ne pourra pas présenter l'EMIA⁴ de Coëtquidan-Saint-Cyr, car il lui manquera un mois d'ancienneté de sous-officier pour, au préalable, être admis à Strasbourg, à l'école préparatoire au concours d'officier. En outre, après sept mois au 9^{ème} BTM⁵ comme sergent instructeur, il est muté, en mai 1959, au 159^{ème} Bataillon d'Infanterie Alpine, « stationné, écrit-il, quelque part en Grande Kabylie ». Même si, depuis quelques mois, il fréquente assidument une jeune fille de Sarrebourg, il accueille la nouvelle de sa mutation et de son départ, avec satisfaction, presque soulagement, car ses amis les plus proches se trouvent en Algérie, en tant qu'appelés ou engagés. Il estime donc que sa place est « là-bas » et pas en métropole : « je crois, affirme-

³ « Les autres régiments que j'avais contactés me rétrogradaient au grade de caporal-chef » (G.)

⁴ L'E.M.I.A. (Ecole militaire interarmes) de Coëtquidan-St-Cyr est une des écoles de l'armée de terre française chargée de former des officiers issus du recrutement interne.

⁵ « J'ai été détaché au Centre d'instruction R 2 de Sarrebourg » (G.)

t-il que, sur cette terre, nous avons tous une ligne de vie de tracée, et nous devons la suivre, malgré bien des sacrifices » (7/5/1959).

L'INSERTION ENTHOUSIASTE AU SEIN D'UNE COMPAGNIE OPERATIONNELLE

« N'allez pas vous imaginer, rassure-t-il ses parents à son départ pour l'Algérie, que je suis un dur, un trompe la mort, non, j'ai la trouille comme les petits copains quand ils l'ont » (7/5/1959). S'il est vrai qu'il n'a rien d'une tête brûlée, Guillaume n'en est pas moins impatient d'expérimenter la vie et des dangers du combattant, notamment dans une configuration de guérilla. Pour cette génération d'adolescents contemporains de la Seconde guerre mondiale, en effet, le combat des maquisards a constitué le sommet du courage et de l'héroïsme. Ces images ont certainement été renforcées par le passage au scoutisme. Ce dernier, dans les années cinquante, par son esprit martial fondé sur la discipline et la régularité, par ses pratiques privilégiant la vie collective dans la nature (camps, organisations en patrouilles, « explorations »...) et ses activités très physiques, devait se révéler pour bien des jeunes comme Guillaume, une véritable préparation à la vie militaire. Ces différents facteurs permettent de mieux comprendre que, se retrouvant un jour de mai 1959, au pied du Djurdjura, dans une compagnie opérationnelle, Guillaume se sente comblé. Les sommets qui l'entourent lui rappellent les Pyrénées : « La montagne se révèle une ancienne camarade à moi et nous avons sympathisé de suite tous les deux » (24/07/1959). « De là, nous avons une vue splendide vers le Nord. Vers le Sud, il y a une immense falaise de rochers pelés... » (3/6/1959). Craphauter dans un tel cadre, carte et boussole en mains, comme au temps du scoutisme, n'est pas pour lui une épreuve, bien au contraire. « Je suis dans mon élément (...) J'ai un excellent moral et une excellente santé (...) Je mange bien et ne demande absolument rien » (24/5/1959), répète-t-il à ses parents dans ses lettres. Il ne se plaint jamais tant qu'il est en opération⁶. L'ouverture de piste, la protection de convois qu'il assure plusieurs mois avec sa section ne lui pèsent pas, même s'il rage que la route soit « fréquemment, pour ne pas dire toutes les nuits, coupée par nos frères fellaghas. Avec des pioches, ils creusent au milieu de la piste et la font ébouler vers le ravin » (18/5/1959). Il ne rechigne pas davantage à partir toute une nuit en embuscade, et ne cache pas sa fierté de participer à quelques vastes actions

⁶ « Que de souvenirs se réveillent en moi, en relisant ces extraits ! Ce fut, pour moi, une période très riche : camaraderie, amitiés, même dans les moments difficiles. Se sentir responsable d'un groupe de jeunes, les guider, leur remonter le moral... ! » (G.).

comme l'Opération Jumelles en juillet 1959, ou, en octobre 1959, une intervention massive visant à anéantir des nationalistes réfugiés en très haute montagne, près du Lalla-Khadidja, point culminant de la Kabylie à 2308 mètres. « Vendredi matin, écrit-il à son jeune frère, deux sections complètes (60 hommes) sont signalées. On les encercle à 3 compagnies ; on commence à accrocher vendredi midi ; jusqu'à la nuit ça a ferrailé, c'est la première fois que j'ai vu un tel combat. On nous a envoyés 2 commandos de l'air hélicoptérés, qui étaient plus frais que nous puisqu'ils arrivaient, et en hélicoptère ont essayé de les prendre à l'assaut. Chaque fois ils ont été repoussés. N'oublie pas que les Fellouses possédaient plusieurs mitrailleuses et étaient logés sur un piton rocheux. Enfin, à la nuit, les positions n'avaient pas bougé. Pendant toute la nuit, l'aviation a balancé des lucioles, sortes de feux de bengale accrochés à des parachutes, qui éclairaient les différentes positions. Malgré tout ça, samedi matin, il n'y avait plus personne en dehors de quelques cadavres à l'endroit où étaient la veille les Fellouse... » (4/10/1959).

Les seules occasions où son moral faiblit, c'est lorsqu'il est tenu temporairement à l'écart des opérations. « Je suis désigné par le Bataillon, se plaint-il le 2 juillet 1959, comme instructeur au peloton de sergent à Tikjda. Vraiment je n'ai pas de pot. Maintenant que j'étais habitué aux gars de ma section, que je me trouvais au poil, il faut qu'on me balance ailleurs ». Et, ayant été nommé provisoirement chef de section, en mai 1960, il n'a qu'une hantise : voir arriver un sous-lieutenant qui lui « prendra » la section et se retrouver simple adjoint.

Dans ces conditions, on n'est pas étonné de constater que le sergent Guillaume soit, en général, plutôt apprécié de ses supérieurs. Certes, en raison de fortes convictions personnelles et d'un tempérament entier, il lui arrive de se heurter avec certains, en particulier avec les officiers appelés. Il avoue, par exemple, avoir eu « quelques accrochages » avec l'un de ses chefs de section « qui, je n'y peux rien, ne peut pas sentir les rempilés » (15/8/1959). Il a aussi une prise de bec avec un autre lieutenant appelé qui exige, en pleine nature, sans protection spéciale que le sergent Guillaume et huit de ses hommes rendent les honneurs à un colonel de passage ; il s'emporte alors, peste contre « tout le tralala militaire » et déclare qu'il n'a pas l'intention de « se faire flinguer » lui et son groupe, « tous au garde à vous », à la merci de tirs des rebelles (3/6/1959). Hormis ces quelques frictions, tout permet de penser qu'il est estimé par ses supérieurs. Il fait, en effet, office de chef de section, est nommé instructeur, passe sergent-chef en avril 1961, est décoré de la croix de la valeur militaire avec citation à l'ordre de la Brigade, et admis au Brevet de chef de section au 23^{ème} rang sur 235 (16/3/1960). En août 1960, le commandant de compagnie lui confie une harka. Et, c'est lui qui est désigné

durant ce même été 1960 pour être le héros d'un film documentaire que la RTF tourne sur la vie des Chasseurs Alpains en Kabylie⁷.

Avec les autres sous-officiers, ses relations semblent avoir été confiantes, voire chaleureuses. Même s'il ambitionne toujours de devenir officier, il ne manifeste aucun a priori défavorable à l'encontre du corps des sous-officiers, bien au contraire : « Si certaines personnes (...) sous-estiment les sous-officiers, c'est qu'elles ne savent pas ce qu'est l'armée, surtout là-bas. Sachez qu'un sous-off peut faire un aussi beau boulot qu'un officier à tous les points de vue, or, n'est-ce pas là, le but d'un militaire ? » (7/5/1959).

Quant aux appelés, il en parle finalement assez peu dans ses lettres, et le plus souvent avec une certaine condescendance⁸. « On a des petits gars tout frais débarqués de France qui sont revenus hier presque sur les genoux ; de plus, c'était pour eux, le baptême du feu » (24/7/1959). Certaines allusions laissent supposer beaucoup d'inexpérience et d'erreurs graves de la part des jeunes du contingent. « Heureusement que vous ne savez pas tout, car ces derniers temps ici nous n'avons pas été brillants au contraire. Faut dire que, comme futurs sous-off, on a de drôles de gaziers ; enfin, heureusement pour l'exemple tout ne se sait pas » (15/8/1959). Et lorsque un appelé fait preuve de courage et de détermination, il s'en étonne et le monte en épingle : « un des gars les plus gonflés de la section et qui en veut vachement est un Ruthénois. Il est du tonnerre et pourtant il est tout jeune à l'armée et en Algérie » (3/9/1959).

Si l'on se réfère à ses lettres et à des conversations avec lui, le sergent Guillaume n'a pas été témoin de dysfonctionnements graves au sein de l'armée. Il confiera n'avoir jamais participé ni assisté à des séances de torture durant ses deux années passées en Kabylie. Il insiste plutôt, dans sa correspondance, sur l'humanité avec laquelle sont traités les prisonniers, voulant ainsi démentir les accusations portées par l'un de ses amis de métropole : « En ce moment, note-il, un de nos prisonniers fait notre ménage. Vous voyez que nous ne sommes pas malheureux. Faut dire que les P.I.M.⁹,

⁷ Ce film – primé – est passé à la télévision algérienne à l'automne 1960.

⁸ « Oui, mais j'ai aussi apprécié l'amitié de plusieurs sergents appelés, avec qui nous formions un groupe très uni, sans distinction entre appelés et engagés. Une anecdote à ce sujet parmi d'autres : une nuit, au PC de la Compagnie, alors que j'étais de passage avec ma harka, le sergent J-C S. est pris de vives douleurs au ventre. Le toubib présent diagnostique des coliques néphrétiques. Pour le soulager il faudrait certains médicaments qui se trouvent dans le bâtiment de l'infirmerie de l'AMG, à l'autre bout du village. Aussitôt, prenant quatre Harkis des plus jeunes, armés de PM, je pars en silence à travers les chemins bordés de haies ; une heure après, mon ami le sergent J-C S. se voyait administrer une piqûre qui devait lui permettre de passer une nuit à peu près correcte. » (G).

⁹ Prisonnier et Interné Militaire : reprise d'une appellation courante en Indochine.

noms donnés aux prisonniers fellaghas, ne le sont pas non plus. Ils ont exactement la même nourriture que nous, couchent sous la tente, et leur boulot consiste à nous servir un peu de domestique. On peut tout de même demander au moins ça ! Si vous voyez Georges D. vous lui direz ce traitement 'affreux plein de tortures' que l'armée française inflige aux prisonniers fellaghas !! » (12/6/1959). Sur ce sujet, le sergent Guillaume ne veut parler que de ce dont il a été témoin direct et ne prête, semble-t-il, aucune oreille aux pratiques extérieures à sa section. Il raconte qu'au retour d'une opération, un adjudant rebelle ayant été blessé et fait prisonnier, il a été transporté dans une toile de tente jusqu'à la route : « Il n'était pas trop en forme quand il est arrivé aux camions, mais après des soins, il sera encore capable de nous donner pas mal de renseignements utiles » (7/6/1959). Pas un mot sur le lieu et la manière utilisée pour obtenir lesdits renseignements, ni sur le devenir du prisonnier.

UNE LOYAUTE ABSOLUE ENVERS LE POUVOIR POLITIQUE

Même si des doutes sur la manière de conduire la « pacification » ont du effleurer le sergent Guillaume au cours de son séjour, il manifeste une loyauté absolue envers le pouvoir politique officiel. Pour lui, il existe une identification complète entre la France et le Gouvernement, de sorte que la mission de l'Armée qui est de défendre la France est aussi de défendre le Gouvernement. « Frangin, écrit-il solennellement à son frère (17 ans), à la veille de son départ en Algérie, quoiqu'en disent les grands du lycée ou certains de mes copains, la guerre d'Algérie a été décidée contre le gouvernement, contre la France, donc y participer, c'est défendre la France, voilà ce qu'un soldat qui part là-bas doit se dire. Et c'est un honneur pour moi comme pour tous ceux qui y sont » (7/5/1959). Dès lors, pour le sergent Guillaume, il n'y a place pour aucune contestation du pouvoir en place, aucune dissidence. Séjournant quelques jours à Alger, au retour de permission fin janvier 1960, en pleine « semaine des barricades », il trouve « absolument écoeurant(e) » l'insurrection déclenchée par Lagaillarde et Ortiz à la suite de la mutation en métropole du général Massu : « J'espère, fulmine-t-il, que le Grand Charles va en fusiller quelques uns et peut-être après, comprendront-ils qu'ils ont un patron maintenant » (27/1/1960). Il fait grand cas du général de Gaulle qu'il dénomme familièrement « Charles » ou « le Grand Charles »¹⁰.

¹⁰ « Oui, c'est exact, j'avais de l'admiration pour le Général : un « retraité » qui, malgré son âge, se remettait au service de son pays dans un moment critique et qui cherchait une solution honorable pour tenter de le sortir du conflit algérien. Mais, lorsque, revenu à la vie civile, j'ai eu connaissance du contenu des Accords d'Evian (concernant les sites d'essais nucléaires, le

Chaque fois qu'il le peut, il l'écoute sur son poste de radio, ou regarde à la télévision « religieusement » (10/11/1960) ses principales interventions. Le discours historique sur l'autodétermination du 16 septembre 1959 – au cours duquel de Gaulle explique que « la seule voie qui vaille » est celle du « libre choix que les Algériens voudront bien faire de leur avenir » – n'est pas interprété comme un basculement majeur de la politique de la France en Algérie mais uniquement comme un piège destiné à déstabiliser les dirigeants du FLN : « Le discours lui-même, observe-t-il à son frère, une quinzaine de jours après qu'il ait été prononcé, nous l'attendions beaucoup ici. Je l'ai écouté à mon poste et je t'avouerai personnellement il ne m'a rien dévoilé, il n'a dit rien qui n'ait déjà été dit. Enfin je crois qu'il a voulu donner un dernier ultimatum camouflé aux fellaghas. Mais que voulais-tu que ces derniers répondent ? Les chefs qui sont à la tête des rebelles sont des messieurs confortablement installés à Tunis et au Caire. Pour eux cette guerre leur rapporte tous les jours un peu plus. S'ils avaient répondu à l'appel de Charles pour un cessez-le-feu, que seraient devenus leurs comptes en banque et les Katibas qui sont dans les Djebels ? Aussi tous ici on s'attendait à ce que les rebelles répondent par la négative. Et tu sais ce n'est pas près d'être fini car les bandes ont reflué dans la montagne et pour réussir à les déloger... » (4/10/1959).

Il n'émet aucune critique générale sur les différentes stratégies du Pouvoir français en Algérie même s'il estime, quelques mois après son arrivée, que c'est « une drôle de guerre que nous faisons ici » (13/11/1959). Lorsqu'il arrive en Grande Kabylie, des opérations de « recasement » ont déjà abouti à des déplacements de populations des villages en un seul endroit, gardé par l'armée ; les villages vidés de leurs habitants, souvent détruits, sont devenus des « zones interdites ». Le sergent Guillaume, sans d'autres commentaires, se borne à expliquer à ses parents que « la population (de Boghni) comprend en plus, celle de plusieurs villages voisins qu'on a groupés là, pour pouvoir mieux agir aux alentours » (15/5/1959). Durant la seconde année de son séjour, il est le témoin – étonné et admiratif – des progrès de la collaboration des populations avec l'armée française : « La chose qui m'a le plus frappé ici à mon arrivée, c'est le village qui est à côté de l'usine : complètement changé ! Les gens qui, en mai (1959), lorsque nous sommes arrivés, nous fuyaient et

pétrole... et les harkis) ainsi que de la copie des ordres du Gouvernement aux chefs militaires en Algérie, leur demandant de désarmer tous les suppléants et de les laisser en Algérie – ce qui équivalait à les livrer pieds et poings liés au FLN – alors mon sentiment envers le « Grand Charles » a changé. Je ne pouvais pas croire qu'un homme qui avait tant fait pour son pays puisse d'un seul coup de plume envoyer à la mort des soldats qui avaient cru en nous » (G.).

ravitaillaient les fellouses du coin, sont aujourd'hui tout souriant et je vous assure qu'il ne faut plus parler de fellaghas dans le village. Bien sûr, il a fallu faire un drôle de tri..., contrôler et sur-contrôler et maintenant nous avons des gens qui viennent nous demander des médicaments, de tout, qui envoient tous leurs gamins à l'école que notre Ca)pitaine a ouvert. Et chaque fois qu'ils peuvent nous donner des renseignements sur les fellaghas, ils viennent le faire. Ils n'ont plus peur et ont demandé des armes pour se défendre eux-mêmes. Bien sûr, nous n'en sommes pas encore là, on ne les leur a pas données. Enfin voilà un boulot parfaitement réussi. Bien sûr tout ça ne s'est pas passé sans casse » (26/3/1960).

A la tête d'une Harka à compter d'août 1960, Guillaume est confirmé dans l'idée d'une mobilisation croissante de la population algérienne aux côtés de la France : » Les harkis, s'enthousiasme-t-il, sont des soldats du tonnerre » (28/8/1960)¹¹. « Dans mes harkis, j'ai des 'chibanis' qui ont fait 39-45 dans les Tirailleurs, il y en a de l'âge de Papa. Faudrait voir comment ils en veulent ! Et pour moi, il faut que j'arrive à ne pas leur paraître comme un jeune qui débarque, qui veut leur en jeter plein les yeux. Enfin, je crois que la première manche est gagnée et que j'ai leur confiance. Vous savez au début pour moi, il a fallu pas mal me surmonter pour ne pas montrer ma méfiance »¹² (20/9/1960).

¹¹ « Ceux que j'ai connus étaient effectivement, comme je l'écrivais à mes parents, de bons soldats, mais, il y avait eu un tri au sein de la harka avant que l'on m'en confie la responsabilité. Mon prédécesseur était un sous-officier harki qui fut arrêté la veille de ma prise de commandement avec une dizaine de harkis. J'ai appris cela au bout de quelques jours ; les 'chibanis' me dirent combien ils étaient heureux de ce changement, surtout lorsque j'eus affirmé que je n'accepterais ni pillages, ni viols, etc. ; ce qui apparemment n'était pas le cas auparavant ! » (G.).

¹² « Ce fut la première sortie qui, à mon avis, fut décisive : la Compagnie me demanda de partir dans la nuit avec la harka, de parcourir environ une dizaine de kilomètres afin d'être au lever du jour en place sur un col où l'on devait surprendre quelques fellaghas. A minuit, on me réveille avec une tasse de « kava » corsé ! et nous voilà partis en silence. Je connaissais l'endroit et n'avais pas besoin de carte. Ayant passé un demi oued à sec, nous commençons la montée vers le fameux col. Je fais étaler mes gars, car le flanc de cette montée est désertique à part quelques rochers. A mi-pente, les balles sifflent, l'adversaire étant sur place avant nous. J'ordonne de se mettre à l'abri derrière les rochers. Le feu cesse ; je regarde autour de moi : personne... Je redescends par bonds vers l'oued et je trouve mes gaillards à plat ventre. Je suis très énervé, j'ai le cœur qui bat la chamade et je me mets à crier demandant des explications. Un 'chibani' se lève, me tape sur l'épaule : 'C'est bon, chef, on y va » et tout le monde remonte. Arrivés sur le col, l'ennemi, bien entendu, avait disparu. De retour à la mechta, l'ancien me dit : "Chef, on te suivra partout". Pour eux, cette première opération était un test sur mes capacités à commander ! » (G.).

AMERTUME ENVERS LA METROPOLE

On décèle dans la correspondance de Guillaume une forte méfiance et, souvent, de l'hostilité pour la métropole. On retrouve là le fameux syndrome que les combattant éprouvent durant les guerres vis à vis des civils de l'arrière. « Ici comme ailleurs – se plaint-il – celui qui fait son boulot dans un coin est oublié, surtout s'il est au baroud, tandis que ces Messieurs qui sont près du Bon Dieu (en l'occurrence le Com.) sont les premiers servis » (29/8/1959). Certaines catégories sont particulièrement visées dont les journalistes. A une époque, en effet, où la télévision fait une première percée et où les postes à transistor permettent aux soldats d'écouter la radio en pleine campagne, les médias occupent une large place dans le quotidien des militaires. Guillaume est surtout un fidèle auditeur de Radio Monte-Carlo et, parfois, de Paris-Inter. Il a une vision très négative des médias de métropole qui, selon lui, ne disent pas la vérité sur la guerre : « Si vous voulez avoir un vrai visage de l'Algérie actuelle, même des opérations qui s'y déroulent, surtout ne vous fiez pas à la télé, aux journaux et au Poste » (20/8/1959). Il dénonce la propagande qui travestit la réalité et surestime la collaboration de la population indigène : « Pour ce qui est de la population, met-il en garde, ne vous faites pas d'illusions, ne croyez pas que les contacts avec elle sont les mêmes que ceux que vous voyez à la télé. Enfin, je ne sais pas pourquoi ils tiennent à raconter tout ça et sous cet angle aux métropolitains, peut-être tout cela a-t-il un but très louable ? » (20/8/1959).

Mais l'aversion la plus forte s'exerce à l'encontre de la Gauche française qui fait grève et manifeste contre la guerre. A son frère qui entre à l'université, le sergent Guillaume recommande : « Méfie-toi, surtout au début, ne te laisse pas entraîner par ces bandes de désœuvrés qui hantent les couloirs de fac. Attention aux mouvements si nombreux qui existent dans ce milieu-là. Surtout, et c'est malheureux à dire, de ces soi-disant prêtres qui prônent leur doctrine progressiste, les assidus de Témoignage Chrétien » (24/9/1959). Ayant appris la visite de Nikita Khrouchtchev en France, il fulmine : « Et dire que vous (les étudiants) faites grève actuellement pour ne pas partir en Algérie !!! Ah ! Je vous jure qu'il y a des coups de pied au cul qui se perdent. C'est bien le moment pour montrer à ce cher ami K(hrouchtchev) combien les Français s'entendent et sont unanimes pour reconnaître la suprématie de la France en Algérie » (26/3/1960).

LA VIE APRES L'ARMEE ET APRES L'ALGERIE

Quand et pourquoi le sergent Guillaume prend-t-il la décision de ne pas prolonger son engagement de trois ans dans l'armée qui se termine en mai 1961 ? Plusieurs raisons semblent avoir pesé, dont une déception. Même, en effet, s'il n'avait aucun préjugé contre les sous-officiers, il souhaitait néanmoins devenir un jour officier. Aussi, l'impossibilité de préparer à Strasbourg l'entrée de l'EMIA l'a déçu. Il nous a confié qu'il avait songé, alors, à partir dans la Légion¹³. Mais, ayant renoué avec sa fiancée à l'automne 1960 – après une rupture d'une année – il est attiré par la fonction d'officier de paix dans la police. Il n'aura malheureusement pas plus de chance que pour St-Cyr et ne sera pas autorisé, faute d'ancienneté, à présenter le concours d'officier de paix. C'est alors que, dans l'urgence – il se marie un mois après son retour à la vie civile – il fait sa demande pour être instituteur remplaçant en Moselle, département d'origine de son épouse. Cette décision sidère sa famille, car il avait toujours clamé à tous vents depuis sa jeunesse, que jamais il ne ferait un métier aussi sédentaire que celui d'enseignant ! La suite montra qu'il se trompait, car, jusqu'à sa retraite, il fut un enseignant heureux. En poste dans la même commune pendant de nombreuses années, il assura aussi les fonctions de secrétaire de mairie, qui l'intéressèrent également beaucoup. A la retraite, il devint maire de ce même village.

Dans ce long parcours professionnel qui a suivi la période algérienne, Guillaume est resté très attiré par les activités sportives (s'investissant tout particulièrement, en tant qu'instituteur, dans l'Union Sportive de l'Enseignement du Premier degré) et, comme maire, s'emploie à donner un lustre inhabituel aux commémorations patriotiques. Il fait appel aux associations d'anciens combattants, fait venir des détachements militaires, et a le souci régulier de célébrer la mémoire des combattants de la guerre d'Algérie, notamment des anciens harkis avec lesquels il entretient de chaleureuses relations. Il choisit de recevoir la Médaille militaire lors de la Journée en l'honneur des harkis, le 25 septembre 2010.

¹³ « Il y a aussi l'histoire des putschs de l'OAS. A cette occasion, j'ai vu des cadres partagés dans leurs décisions ; or, pour moi, à l'époque, si l'on est militaire, et à plus forte raison, cadre, on obéit au Pouvoir en place ; ou, si l'on n'est pas d'accord, on démissionne ; mais on ne sème pas la zizanie » (G.).

Idéologiquement, il reste inscrit une bonne partie de sa période d'enseignant au syndicat CFDT des instituteurs, le SGEN et, en politique, vote au centre gauche. Il a trois enfants dont l'un officier supérieur dans l'Armée de l'Air.

Je laisse à l'ex-sergent Guillaume la tâche de conclure ce bref article en lui demandant de bien vouloir répondre à ces trois questions :

- 1- Comment avez-vous vécu votre retour d'Algérie et votre passage de l'Armée à l'Enseignement ?
- 2- Avez-vous choisi d'occulter cette période algérienne ou avez-vous continué à vous intéresser au pays et aux protagonistes de la guerre ?
- 3- Une cinquantaine d'années après les événements, comment jugez-vous votre état d'esprit et vos actions de cette période ?

LE-POINT DE VUE DE GUILLAUME, CINQUANTE ANS APRES

Le retour à la vie civile

« Au début, ce n'était pas évident ! Mais, étant amoureux de ma femme et ayant rapidement une petite famille, je me 'jetai' immédiatement à fond dans ma nouvelle vie, essayant de penser le moins possible à ceux qui restaient là-bas ! Malgré tout, les souvenirs d'embuscade me réveillaient souvent la nuit. Lorsque je me promenais avec ma famille, le dimanche, autour du village, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'à ce tournant, par exemple, il aurait été facile de tomber en embuscade. Je pense que ce qui a été déterminant pour m'aider à tourner la page a été mon implication dans mon nouveau métier. Je ne fus pas long, en effet, à m'apercevoir qu'enseigner à des enfants avait bien des points communs avec l'encadrement d'une section militaire, toute proportion gardée bien entendu. Je retrouvai aussi auprès d'anciens collègues, l'amitié, le respect de l'autre, l'aide qui m'avaient tant plu sous les armes. Il me semble donc, cinquante ans après, que ce tournant de ma vie n'a pas été trop difficile à prendre.

Une longue occultation du passé

Cinquante ans après, je me rends compte que, durant pratiquement toute ma vie d'enseignant, j'ai fini par occulter ma période algérienne. Tout cela est ressorti il y a une dizaine d'années, quand, n'ayant plus la charge et le souci de diriger les premiers pas de jeunes enfants, et alors que, dans les médias, on reparlait de ces « événements » – enfin considérés comme une vraie guerre ! – je commençais à lire des récits, à regarder des émissions, à m'enflammer en entendant des contre-vérités. Ma présence chez les anciens barkis fut plus active, surtout à partir de mon élection comme maire. Dans la région et pas

seulement dans ma commune, je participais à leurs assemblées, m'occupais des funérailles, acceptais de prendre la parole au milieu d'eux et de leur famille, à l'occasion de fêtes ou de remises de médailles. Chaque fois que je le pouvais, je plaçais en leur faveur pour qu'ils obtiennent un peu plus de reconnaissance et j'essayais de faciliter l'emploi de leurs descendants. Parallèlement, je suivais de près la politique de l'Algérie indépendante, ce si beau pays qui ne parvient pas encore à rendre heureux ses habitants.

Des regrets mais pas de remords

Oui, à l'époque où je me suis engagé, j'étais jeune ; non, je ne faisais pas de politique ; oui, j'avais soif d'aventures. L'armée, pour moi, représentait une vie bien remplie, droite, qui me permettrait un jour d'en être fier.

Aujourd'hui, j'en vois les failles. Nous avons mal agi envers le peuple algérien durant des décennies ; il était normal qu'un jour, il aspire à autre chose. Si la devise républicaine que j'ai tenu à faire apposer en grande pompe sur le fronton de ma mairie – liberté, égalité, fraternité – avait été respectée, cette guerre n'aurait pas eu lieu, nous vivrions très certainement en plein accord, nous aidant mutuellement ; et j'aurais pu amener ma famille visiter cette Kabylie, qu'on a du mal à décrire tant elle est étendue et variée.

J'aurais, sans nul doute, bien d'autres choses à dire, mais je me méfie de moi. J'ai vieilli, je suis privilégié, je fais ce que j'aime ; aussi, il m'est difficile de juger cette époque où je crapahutais, été comme hiver, de nuit comme de jour, entouré de camarades, volontaires ou appelés, ne sachant pas bien souvent où se trouvait l'ennemi... Comment puis-je, aujourd'hui, confortablement calé dans un fauteuil, un verre de bière à mes côtés, juger de ce passé, juger mon passé. Même si l'aveu peut choquer, je dois dire, à la veille de mes trois quarts de siècle, que je n'ai certainement pas fait tout ce que j'aurais voulu ou dû, mais que ma vie a été captivante et, peut-être, à certains moments, pas inutile aux autres ».